

Elowen Maé

Le vent soufflera tes
larmes

Crédit photo : (CCO Anant Sharma)

Couverture réalisée par Kouvertures.com

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Copyright © 2021 Elowen Maé

ISBN : 9 791035 937508

Tous droits réservés

À ma famille

Avel

Mardi soir, le 5 novembre 2019

Pourquoi ai-je pris autant d'affaires avec moi ? Cette valise est bien trop lourde. Encore un de ces moments où j'oublie mon état. Et ce mal de dos... Je regarde l'escalier, déjà fatiguée de l'effort qui m'attend, et décide de remettre ça à plus tard. Une image me vient alors à l'esprit, une vision agréable dans laquelle mon père me prendrait la valise des mains et me demanderait de m'installer près du feu. De là, je le regarderais mimer une montée chaotique des escaliers avec « ma valise de fille ». Maman, elle, me glisserait alors dans les mains une tasse de thé bien chaud et s'assiérait en face de moi pour me raconter les potins du coin... Comme j'aimerais qu'elle soit réelle cette vision ! La tristesse de la situation me frappe alors violemment le cœur et me ramène rapidement à la réalité.

Il fait déjà nuit dehors quand j'arrive à m'extraire de mes souvenirs. J'ai froid... La maison qui n'a pas vu de vie humaine depuis seulement deux jours me semble pourtant inhabitée depuis un moment. Je m'oblige à me lever et décide de réchauffer son atmosphère. Je trouve du papier

journal et du bois dans le vieux coffre situé près de la cheminée et prépare le feu comme mon père me l'a si souvent montré. Un peu de journal, du cageot, deux bouchons de liège trempés dans l'alcool à brûler et le tour est joué. Le crépitement du bois et les flammes qui viennent lécher la vitre de l'insert ont un effet apaisant presque hypnotisant et je reste un moment immobile à les regarder danser. La chaleur me procure un peu de ce bien-être que je n'ai pas ressenti depuis cet appel reçu dimanche. La sonnerie de mon portable interrompt le fil de mes pensées : « *Coucou, alors tu es bien arrivée ? Je m'inquiète, envoie-moi un message, bis, ma belle.* » Je réponds aussitôt à Suzie pour la rassurer et lui promets de l'appeler le lendemain.

J'ouvre le frigo pour ranger les quelques courses que j'ai faites avant de venir et je reste quelques secondes à observer l'intérieur. Ce qui pourrait prêter à rire me laisse un peu désabusée. Sur les étagères se trouvent des plats préparés, achetés en grande surface, sur lesquels sont posés un yaourt ou un fruit. Je suis surprise, mon père a appris à faire la cuisine depuis qu'il est seul et aime ça, enfin il me semble. Si je m'inquiétais déjà pour mon père, sa nouvelle façon de se nourrir ne me rassure pas. En fait, pour tout dire, je ne le sens pas heureux. Je sais que mon absence ces derniers mois a été difficile, mais le vrai problème qui le paralyse, dans cette vie triste et morne, est le manque viscéral de ma mère. Il n'arrive pas à faire son deuil. Je pensais, j'espérais plutôt, qu'avec le temps, sa tristesse

s'effacerait ou du moins diminuerait et lui laisserait la possibilité de retrouver un peu de goût à la vie, qu'il aurait des projets, notamment dans le milieu associatif ou avec ses amis, mais non, il reste chez lui et ce sont ses amis qui viennent le voir.

Contrairement à mon père, j'avais commencé à me préparer à l'inéluctable et à envisager le décès de ma mère. Peut-on vraiment parler de préparation ? Je ne suis pas sûre que ce soit le bon terme, mais j'avais conscience qu'il ne pouvait pas en être autrement. Les médecins avaient été clairs sur l'issue fatale de son cancer, et surtout, ma mère avait pris soin de laisser un mot, à notre attention, espérant certainement diminuer, un tant soit peu, notre peine :

« Mes amours, je préfère écrire, car je sais que je ne pourrai pas vous le dire de vive voix. Eh oui, mon chéri, je parle surtout pour toi, je sais que tu ne m'écouteras pas, car tu refuses toujours d'aborder ce sujet, encore plus quand cela me concerne. Pourtant, Yvon, c'est important d'arriver à le faire, l'éluder ne sert à rien, ça ne la repoussera pas. La mort fait partie de la vie, même si pour certains, c'est vrai, elle arrive plus vite que prévu et parfois de manière injuste. Ce n'est pas à un flic comme toi que je vais l'apprendre.

Aujourd'hui, je prends le droit de vous en parler, de m'exprimer simplement, librement et sans contraintes, car j'en ai besoin. Je voulais juste pouvoir vous dire que je suis prête, prête à partir, prête à mourir, moins forcément à vous quitter. Ces traitements que je subis ne servent plus à rien, je l'ai compris rapidement, je n'en peux plus de lutter

contre ce mal qui me ronge, qui me pince de l'intérieur. Je n'en peux plus de me voir autant atteinte physiquement. Mes forces me quittent chaque jour davantage, cette déchéance, j'en ai horreur. La fin est proche, je le sais, je le sens. Je n'ai pas peur, je suis sereine. Je sais que vous allez avoir du chagrin, beaucoup de chagrin, mais je serai toujours là avec vous, près de vous. Je serai parfois un soutien, parfois une simple présence ou encore une interlocutrice de choix, vous pourrez me dire tout, vos joies, vos peines, vos doutes. Je serai là pour vous, à chaque fois que vous en sentirez le besoin. Vivez votre vie comme vous le souhaitez, je vous accompagnerai, je vous aime... »

Cela m'a aidée, j'ai réussi à franchir les étapes du deuil, j'ai accepté, j'ai sorti la tête de l'eau grâce à mes projets, à mes envies, à mes désirs et à ce bébé à venir. Je suis dans un dynamisme de vie que mon père, lui, semble avoir oublié ou perdu. Il se complait dans cette solitude qu'il s'est façonnée, au milieu des souvenirs de ma mère. Il fait le ménage, comme ma mère le faisait, il cuisine ses recettes préférées, du moins c'est ce que je pensais avant d'ouvrir le frigo. Il aime se répéter que ma mère, de là où elle est, est fière de lui. Il vit dans le passé et ne semble pas vouloir se projeter dans un avenir sans elle. J'espère vraiment que l'arrivée de mon bébé l'y aidera.

Mais d'abord, papa, il faut que tu te réveilles.

Avel

Mercredi 6 novembre 2019

J'arrive dans le service de réanimation après avoir sonné à l'interphone et m'être présentée. J'ai très peu dormi cette nuit et je suis angoissée à l'idée de voir mon père allongé dans un lit d'hôpital, lui habituellement si solide. J'ai surtout peur des nouvelles que les médecins vont me donner.

Je suis accueillie par une infirmière que j'ai d'abord prise pour une étudiante tant elle me paraît jeune. Elle m'indique d'un geste la chambre de mon père et m'explique ce que je vais voir en y entrant. Mon stress augmente d'un cran. Ce qui était fait, je pense, pour me préparer et me rassurer, m'angoisse davantage. Elle continue à parler sans se rendre compte de mon état d'anxiété et j'aimerais lui dire de s'arrêter, mais je n'ose pas. Je n'arrive même plus à me concentrer sur ce qu'elle me dit et ne retiens que quelques mots : IRM, hématome sous-dural, compression, intubation... Son jargon médical et technique qu'elle manie à la perfection me montre juste que l'état de mon père est plus grave que je ne le pensais. Elle ouvre la porte

et me précède dans la chambre, j'avance doucement vers le lit. Mon père est là, endormi, entouré par tout un tas de machines et de perfusions, ayant pour seule compagnie le bruit incessant des bips. Soudain, je sens mon cœur de « fille à son papa » défaillir, il est là, comme ça depuis dimanche et je n'étais même pas là pour le soutenir. Je sens une bouffée de chaleur m'envahir et je ne suis pas sûre que mes jambes me soutiennent encore longtemps. L'infirmière remarque mon trouble et approche une chaise sur laquelle je m'assois rapidement. Je l'entends me proposer un verre d'eau et j'acquiesce d'un signe de la tête. Je l'observe pendant le changement de perfusion et la regarde appuyer sur différents boutons d'une des machines. Tout cela se fait sans aucune réaction de mon père.

— Pourquoi a-t-il une attelle à son poignet ?

— Il s'est fait une entorse lors de la chute, vous ne le saviez pas ?

— Non !

Le médecin ne m'en avait pas parlé, en même temps j'imagine que ce n'était pas l'urgence du moment.

— C'est pour quand ?

— Comment ?

— Le bébé ?

— Excusez-moi, j'étais ailleurs... encore six semaines...

— C'est le premier ?

— Oui... pour mon père aussi, il va être grand-père pour la première fois. Si seulement il pouvait se réveiller, si seulement il avait fait attention...

— ... avec des si, vous savez...

Je ne m'étais même pas rendu compte que je parlais tout haut. Je lui souris, un peu gênée.

Elle me montre une sonnette sur laquelle je peux appuyer en cas de besoin, et me laisse avec mon père. J'approche ma chaise et prends sa main. Elle est froide.

— Des si et des peut-être, elle a raison, mais n'empêche... Tu aurais dû faire attention.

Avel

Dimanche, trois jours plus tôt, dans la soirée.

— Allô ! Marcel, c'est Avel, je ne vous dérange pas, j'espère ?

— Non, jamais, Avel. Comment vas-tu ? Ton père nous a dit que tu en avais un peu marre de ton repos forcé.

— Oui, c'est vrai, il me reste encore deux ou trois semaines à faire attention et après ça devrait aller, vous avez vu mon père aujourd'hui ?

— Oui, en début d'après-midi, dans son jardin.

— Je suis inquiète, car j'ai essayé de l'appeler plusieurs fois comme tous les dimanches soir, mais il ne me répond pas. Ce n'est pas dans son habitude, en général il me prévient s'il n'est pas là.

— Peut-être que son téléphone est mal raccroché, ça arrive parfois !

— Oui, c'est sûrement ça...

J'évite de lui dire que j'ai aussi appelé sur son portable, car Marcel, du haut de ses quatre-vingt-cinq ans, est réfractaire à toutes les innovations technologiques.

— C'est peut-être ridicule, dis-je un peu gênée, mais pourriez-vous aller le voir ?

— Ce n'est jamais ridicule, tu es une bonne fille pour ton père, je vais voir et je te rappelle.

— Oui, j'attends, prenez votre temps...

Ça m'embête de les déranger à cette heure tardive, ils sont âgés, mais je n'ai pas d'autre choix, ce sont les voisins les plus proches de la maison familiale. J'attends impatiemment près du téléphone sans pouvoir faire autre chose. C'est trop long, qu'est-ce qui se passe ? Même si je l'attends, la sonnerie me fait sursauter.

— Allô !

— Oui, Avel, c'est Jacqueline, Marcel est resté avec ton père, il est tombé dans les escaliers menant à sa cave.

— Mon Dieu, je le savais, comment va-t-il ?

— Je ne sais pas trop, ça a l'air d'aller, il est un peu choqué, il a une entaille au niveau de l'arcade, ça saigne. On a préféré appeler les pompiers, je retourne auprès d'eux pour apporter des compresses...

— Oui, bien sûr, s'il vous plaît, rappelez-moi dès qu'il y a du nouveau.

Quand je raccroche, je ne sais pas quoi penser. Visiblement, rien de méchant, enfin j'espère. Mais comme c'est pénible d'habiter aussi loin dans ces moments-là.

Il est 23 h, je réponds au téléphone avec appréhension, c'est un numéro que je ne connais pas. À cette heure-ci, ça

ne peut qu'être les urgences. Lors de mon dernier appel, ils m'ont dit qu'un médecin me rappellerait dès que les examens seront passés. J'ai vite compris le message, je les dérangeais. Une voix froide et sans émotion m'annonce sans pincettes : « *L'état de votre père s'est dégradé, nous devons évacuer un hématome sous-dural, il est au bloc opératoire.* » Une chape de plomb me tombe alors sur les épaules, j'ai à peine le temps d'expliquer au médecin que j'habite trop loin pour venir rapidement qu'il m'interrompt pour me dire qu'il appellera après le geste chirurgical.

Je n'ai pas vu mon père depuis fin juillet. J'ai été mise au repos forcé, je dois rester allongée le plus souvent possible et éviter tous déplacements jusqu'à nouvel ordre. Repos et patience sont les maîtres-mots pour éviter un nouvel épisode de contractions qui m'a valu tout de même une hospitalisation au mois d'août et une grosse frayeur. Pourtant, à l'instant, je n'ai qu'une envie, c'est de le rejoindre. L'attente est interminable, je me sens inutile et je suis désespérée, je tourne en rond chez moi en attendant ce coup de fil que j'espère rassurant. Je regarde sur Internet ce que je peux trouver sur les hématomes sous-duraux et tente de retenir que les informations rassurantes. Si le patient est pris en charge rapidement, les chances de s'en sortir sont réelles. Pourtant, les nouvelles données par le médecin sont très laconiques et je ne me sens pas du tout rassurée, « *l'opération s'est bien passée, son état est stable, il faut attendre le réveil.* » « *Dois-je venir ?* », voilà la question bête que

je m'entends prononcer et qui doit lui paraître tellement inhumaine. Je me justifie en lui parlant de ma grossesse à risque et me sens soudainement très seule après avoir mis fin à l'appel. Seule pour gérer cette situation à distance. Je suis fille unique, future maman célibataire, mon père est veuf et je ne vois pas ce que je peux faire à cet instant. Je regarde mon ventre rond que je caresse et me demande si la pensée qui me traverse l'esprit est bien raisonnable. Il n'y a qu'une seule chose à faire pour le savoir. D'abord arrêter de s'apitoyer et suivre les conseils du médecin qui était un peu plus bavard la deuxième fois. Je vais prendre, dès l'ouverture du cabinet, un rendez-vous avec mon gynécologue pour avoir son avis sur le voyage à venir et je vais appeler Suzie pour l'avertir de la situation et lui demander si elle peut me remplacer auprès de mon père le temps que j'arrive. Le plus vite possible, je l'espère.

Avel

Mercredi 6 novembre 2019

La journée a été très longue. Rester auprès de mon père à observer les passages des soignants, les changements de perfusions, les allers-retours en salle des familles lors des soins et des examens m'a épuisée aussi bien physiquement que psychologiquement. Je suis rentrée depuis une heure et j'ai profité d'un bon bain chaud sur les conseils de Suzie. Je sais que mon père est bien suivi, mais je culpabilise de le laisser tout seul dans cette chambre lugubre.

Je suis près du feu de cheminée quand je vois des phares de voiture éclairer la fenêtre de la cuisine. Je me lève pour rejoindre mon amie quand je l'entends entrer en pestant contre la porte.

— Salut, eh bien, tu as prévu de la nourriture pour un régiment, ma parole...

— Plains-toi, j'ai concocté de bons petits plats pour toi et le bébé. Même si sa maman est triste et risque de s'oublier, je veux que ce petit mange à sa faim. Tu sais, je te connais bien... Alors, comment vas-tu, ma belle ? Viens

que je te serre dans mes bras. Ouah, mais c'est que tu as pris de l'ampleur, c'est impressionnant...

— Oui, et il me reste encore six semaines, je vais ressembler à une baleine sans aucun doute.

— Mais tu rigoles, ce ballon de baudruche te va à ravir, mais je dois dire que tu as une sale tête, tu as l'air crevée.

— Je n'ai pas que l'air, je le suis. Mon voyage d'hier a eu raison de moi, le train jusqu'à Paris, le taxi jusqu'à l'aéroport, l'avion jusqu'à Brest et la voiture de location pour arriver ici, a achevé la future maman qui ne bouge plus ses fesses depuis trois mois.

— Justement, ce triathlon train-voiture-avion n'est pas un peu trop risqué ?

— Moins qu'un voyage en voiture semble-t-il, le gynécologue m'a fait promettre de me reposer, il faut que je sois prudente encore trois semaines, au minimum.

— Alors, que fais-tu debout ? Allonge-toi sur le canapé, je m'occupe de tout. Il faut que tu te reposes dès que tu le peux, me dit-elle en se dirigeant vers la cuisine.

— Bien, chef.

— Alors, dis-moi, comment va Yvon ?

— Pareil que quand tu l'as vu. Il est toujours dans le coma.

— Allez, il faut garder le moral, Yvon est un battant...

— Oui, mais tu sais, depuis la mort de maman, il n'est plus aussi vif. Quand je l'ai au téléphone, il a beau essayer de mettre de l'énergie dans ses réponses, je le trouve un

peu... un peu ralenti. Il a pris un coup de vieux dernièrement, non ? Toi qui le vois souvent, tu en penses quoi ? En tout cas, c'est l'impression que ça me donne, rien qu'à l'entendre au téléphone.

— Oui, c'est vrai, je pense surtout qu'il aurait besoin d'un petit traitement contre la dépression. Ça l'aiderait sûrement ou alors il lui faudrait une nouvelle compagne !

— Mon père avec une autre femme ! J'ai du mal à me l'imaginer.

— Ah oui et pourquoi pas ?

— Tu l'as vu quand pour la dernière fois ?

— Il y a un peu plus d'une semaine.

— Et tu l'as trouvé comment ?

— Fatigué. Tu lui manques beaucoup, il a hâte que tu accouches et que tu viennes passer quelques jours avec lui.

— Oui, c'est vrai que ma grossesse n'a pas été des plus évidentes, mais mon bébé sera bientôt là et ce sera avec un grand plaisir que je viendrai chez mon père. Ça signifiera que tout est rentré dans l'ordre, dis-je en sentant les larmes remplir mes yeux.

— Allez, ça va aller, sèche tes larmes, Bon, je vais chercher nos assiettes...

Une image fugace me vient alors à l'esprit, celle de mon père soufflant sur mes joues, « Le vent soufflera toujours tes larmes », me disait-il quand il me consolait. Je souris à cette pensée.

— Tu sais, il serait peut-être temps que tu reviennes au pays, plus rien ne te retient là-bas, si tu vois ce que je veux dire.

— Oui, je vois très bien, j'ai espéré bêtement que Simon ressentirait au moins l'envie de connaître son enfant, mais visiblement, il est plus intéressé par ses vignes et la renommée de son champagne.

— Et par la fille de son associé !

— Tu aimes toujours appuyer sur ce qui fait mal, mais tu as raison, je me suis fait avoir comme une gamine.

— Non, tu y es allée à fond, comme toujours.

Avel

Septembre 2018

Quand j'ai vu Simon pour la première fois, j'ai été littéralement subjuguée par son charme et sa prestance. Je vivais à l'époque à Nantes et j'avais invité Suzie à m'accompagner à Épernay. J'étais conviée à une soirée de lancement d'une nouvelle marque de champagne, pour laquelle je travaillais. Ce genre de mondanité n'était pas du tout ma tasse de thé, mais la perspective de découvrir la région avec ma meilleure amie était plus forte que ces soirées futiles. Suzie, quant à elle, était ravie. Pour cette passionnée de cuisine, la perspective de rencontrer des gens du monde viticole était une aubaine. Son restaurant commençait déjà à se faire une jolie place sur la liste des établissements réputés de Bretagne.

Mon amie est talentueuse, sa cuisine respire l'originalité et la convivialité. Son brin de folie qui la caractérise se retrouve dans chacun de ses plats et ça fait toute sa différence. L'utilisation de produits frais et régionaux est son credo. Elle aime rencontrer les producteurs, courir les

marchés, rechercher les meilleurs produits. Elle est comme ça, simple et passionnée, chaleureuse et accueillante.

Mes trois illustrations, utilisées pour la campagne de publicité, trônaient sur la scène près du micro servant au discours. Ils n'avaient pas lésiné sur les moyens pour promouvoir la marque. Tout me paraissait grandiose et démesuré. Le champagne coulait à flot, les petits fours étaient succulents, les applaudissements fusaient. Nous avions même eu le droit à quelques discours, dont un émanant du dirigeant de la maison de champagne mettant en avant le jeune chef de cave qui avait façonné sa nouvelle cuvée. Simon Linel, un brun ténébreux à la peau hâlée par le soleil. Il semblait plutôt à l'aise et sûr de lui. Ce que je ne suis pas vraiment dans la vie. Nos regards se sont croisés quelques instants et j'ai souri un peu béatement. Il m'a répondu avec un clin d'œil. J'ai cru fondre sur place. J'avais l'impression d'avoir quinze ans. C'est à cet instant que Suzie m'a donné un coup de coude et m'a forcée à la suivre.

— Où vas-tu ?

— Viens, j'aimerais lui parler à ce Simon, il est pas mal, non ? Un peu trop lisse à mon goût, mais agréable à regarder. Bon, tu viens ?

— Non, je vais rester là !

— Allez, viens, tu ne veux pas goûter à ce champagne ? Et puis, je dois profiter pour nouer des relations, c'est bon pour mon business. Allez, arrête de faire ta mijaurée. Il te

plaît ? Eh bien, tu le lui montres ! Après tout, tu le sais comme moi, on n'a rien sans rien !

— Tu sais que tu es pénible ?

— Après, tu me remercieras ! Il me semble que ça fait un moment que tu n'as pas joué de ton corps.

— Oh ! fis-je semblant d'être choquée. Sois un peu plus discrète la prochaine fois. Et puis, tu peux parler, je crois !

— Être discrète, moi, ce n'est pas mon genre, et tu sais très bien que les relations d'un soir me vont très bien, je ne cherche pas à trouver, pour le moment, chaussure à mon pied, moi, dit-elle en me tirant la langue, tout en me montrant une « femme bien sous tous rapports » sur ma droite, nous observant du coin de l'œil.

Elle a l'air surprise des propos de Suzie, cette femme fait des manières à n'en plus finir ! C'est l'archétype du snobisme que Suzie déteste et le genre de clientèle qu'elle ne veut surtout pas voir débarquer dans son restaurant.

— En temps normal, je n'aurais pas utilisé ce genre d'expression, mais au milieu de toutes ces dames habillées en tenue de soirée, je me sens l'envie de parler moins crûment, dit Suzie en partant dans un grand fou rire, puis en regardant la dame au chapeau, dites-moi, je me demande si, pour parler de vos amants à vos copines, vous diriez que vous avez eu une relation d'un soir ou plutôt que vous vous êtes fait pr...

— Oh ! Quelle impolitesse de votre part ! Édouard...

— C'est bien ce que je pensais, un peu trop explicite pour vous. Eh bien, apprenez, chère Madame, qu'il est très malpoli d'écouter la conversation des autres. Sachez que si je me trouvais dans un endroit un peu moins chic, j'aurais plutôt utilisé l'expression « vieille bique » au lieu de Madame, ajoute-t-elle comme si cela était vraiment nécessaire.

— Oh ! Édouard, tu as vu comment elle me parle ! dit-elle en essayant d'attirer l'attention de son mari bien trop occupé à discuter.

J'entraîne Suzie un peu plus loin avant que ça dégénère, mais je ris sous cape malgré ma gêne.

— Je réfléchirai à deux fois avant de t'inviter la prochaine fois. Je suis là pour le travail tout de même.

— Mais non, tu n'en feras rien, tu m'adores, et puis cette mégère m'a vraiment insupportée, tu l'as vue dire oui à tout pendant sa conversation, elle n'est même pas capable d'avoir un avis, et puis ce regard hautain et dégoûté quand elle nous écoutait discuter, je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Eh bien, en tout cas, Mesdames, ça a le mérite d'être clair. Je pense que vous lui avez bien fermé son clapet à celle-là. Je peux vous proposer du champagne, dit le jeune chef de cave en tendant une coupe à Suzie.

Je regarde tour à tour ce Simon et Suzie que je sens un brin gênée, ce qui est plutôt rare. Il nous a entendues. Quelle honte !

— En tout cas, il était temps que ces discours barbants se terminent et que l'on passe à la dégustation, dit-il en trinquant, vous ne trouvez pas ?

— Je ne l'aurais pas si bien dit, à la vôtre, dit mon amie en avalant la moitié de sa coupe. Tout ça m'a donné soif.

Oui, je suis sûre qu'il a tout entendu, je regarde Suzie qui semble s'amuser à son tour de ma gêne. Il se tourne vers moi et j'arrive à peine à soutenir son regard.

— Je peux vous offrir un verre de ce délicieux breuvage ? demande-t-il en me fixant d'un air amusé.

— Euh... Oui, avec plaisir, dis-je en me sentant rougir. Je les écoute parler de vins, de cépages, et j'observe à loisir son profil, sa bouche, sa nuque. Il me regarde de temps en temps. Une deuxième coupe arrive comme par enchantement dans mes mains.

— Vous n'êtes plus avec nous ?

— Si, bien sûr, c'est juste que j'ai perdu le fil de la conversation, les cépages, les vignobles, je n'y connais rien.

— Ah ! Je ne l'aurais pas cru, ce n'est pas du tout ce que l'on ressent quand on regarde vos illustrations. J'adore ce que vous avez réussi à exprimer. Si j'avais, comme vous, ce talent pour le dessin, je crois que j'aurais mis mon champagne en scène de la même façon.

— Merci beaucoup, c'est un très beau compliment.

— C'est la meilleure, ma copine, ajoute Suzie.

— Je dois vous laisser, j'ai quelques obligations, mais j'aimerais beaucoup vous inviter à boire un verre dans un

lieu un peu moins guindé, nous pouvons nous retrouver vers 22 h près de l'entrée.

— Avec plaisir, dis-je avec un aplomb que je ne me connais pas, certainement un peu grisée par le délicieux liquide qu'il a créé.

Avel

Mercredi 6 novembre 2019

— Je ne sais pas comment je pourrais refaire confiance à un homme, j'étais tellement folle de lui. J'y croyais vraiment...

— Figure-toi que l'on s'en est rendu compte, tu as quand même décidé au bout de deux mois de déménager pour être auprès de lui et tu as mis un bébé en route.

— Le bébé n'était pas vraiment prévu au programme, enfin pas si vite...

— Oui, je sais, mais ce gars était trop parfait pour être honnête.

— Facile de dire ça après coup, n'empêche, me tromper avec la fille de son patron, c'est si cliché...

— Histoire de gros sous...

— Perso, je préfère me dire qu'il était amoureux parce que se faire quitter pour une histoire de fric, c'est si... affligeant.

— Je te rappelle que c'est toi qui l'as quitté.

— Oui, pour garder la tête haute. Il n'empêche que j'élèverai mon enfant sans père et qu'il va falloir que j'assure, dis-je tristement.

— Allez, ma belle, tu ne seras pas toute seule, je serai là pour toi et le bébé, tout se passera bien. J'en suis sûre. Tu es une winneuse.

Avel

Jeudi 7 novembre 2019

— Papa, est-ce que tu m’entends ? C’est moi, Avel, je suis avec Suzie, elle est venue te voir.

— Bonjour, je... je t’ai apporté des chocolats pour... enfin... pour quand tu seras moins fatigué... Je ne sais pas trop quoi lui dire, me dit-elle en parlant plus bas.

— Ce n’est pas évident, au début, je trouvais bizarre de parler seule dans cette pièce. Ma voix me paraissait différente et j’avais surtout l’impression de ne pas être naturelle.

— Est-ce que les médecins savent combien de temps va durer le coma ?

— Si j’ai bien compris, l’hématome est évacué, mais il y a un œdème cérébral. Ils ont décidé de maintenir un coma artificiel, ça lui est profitable et ça repose son cerveau. Quand ils estimeront que c’est le moment, ils diminueront les médicaments pour qu’il se réveille. Je ne suis pas sûre d’avoir tout saisi, l’explication du médecin était un peu trop technique.

— Ils ont parlé de l’après ?

— L'après ? Tu veux dire s'il aura des séquelles ? dis-je tout bas, c'est ce qui me fait le plus peur, il faudra attendre son réveil..., dis-je la voix tremblante.

— Excuse-moi, je suis vraiment lourde parfois.

— Ne t'inquiète pas, je n'ai pas eu besoin d'attendre que tu m'en parles pour que ça m'inquiète, j'y pense tout le temps.

— J' imagine, bon, croisons les doigts, Yvon est un homme fort, il s'en sortira, me dit-elle avec un sourire qui se veut rassurant, puis en le regardant et en parlant plus fort, il va falloir te remettre en forme, Yvon, pour la naissance du bébé. Peut-être qu'avec un peu de chance Avel décidera de revenir habiter en Bretagne. Je ne serai pas trop d'une pour la convaincre, je compte sur toi.

— Tu exagères de lui dire ça, dis-je tout bas.

— Je ne te vois pas rester là-bas, Épernay a beaucoup de charme, mais tu es bretonne. Tu me l'as dit toi-même, tu te sens enfermée, entourée de toutes ces vignes, et tu es toute seule. Tu as besoin de la mer, de ton père, de tes amis et de moi. Tu imagines comme ce serait génial d'élever cet enfant ici ?

— Oui, j'y pense souvent, quand mon père ira mieux, je m'attellerai à ce sujet.

— Cool, je t'offre un petit chocolat. Yvon, on ouvre la boîte, tu ne nous en voudras pas ?

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger, je suis l'interne, je viens de la part du médecin qui a une urgence à traiter. Je peux vous parler ?

— Oui, bien sûr.

— Nous avons besoin de savoir si votre père a déjà passé des scanners ou des IRM cérébraux dans son passé. Nous avons bien essayé d'appeler son médecin, mais il est difficile à joindre. Pourriez-vous chercher à son domicile ? Ce serait intéressant d'avoir des clichés comparatifs.

— Je ne suis pas sûre qu'il en ait passé, il m'en aurait parlé, mais je vais regarder.

— Très bien, merci...

Avel

Je prépare un sac d'affaires pour mon père, pour le moment, seuls des produits de toilette sont nécessaires, m'a-t-on dit. Je ne sais pas quand il pourra de nouveau s'habiller. Je ne supporte déjà plus tous ces tuyaux qui l'entravent, alors que c'est grâce à eux qu'il est encore avec moi. Vivement qu'on lui enlève tout ça.

Je suis fatiguée, mais je dois encore chercher les résultats d'examens médicaux de mon père, s'ils existent. Il faudrait aussi que je trouve le temps de m'allonger un peu, mes douleurs dans le bas-ventre sont de nouveau présentes. Je crois que mon corps me parle et ce serait judicieux de l'écouter un peu plus.

La sonnette interrompt le fil de mes pensées.

— Bonjour, Yv..., ah non, vous n'êtes pas Yvon, vous devez être Avel.

— Bonjour !

— Bonjour, je venais chercher les clés de la remise pour avoir accès aux outils, votre père est là ?

— Non, il est... Mais vous êtes qui ?

— Oh, pardon, je suis Romain, le voisin, je rénove la maison au bout du chemin, celle de madame Riou. Votre

père me laisse avoir accès à sa remise et à tous ses outils et en contrepartie, je m'occupe un peu de son jardin.

— De son jardin, mais mon père s'occupe très bien de son jardin tout seul.

— Euh... apparemment votre père ne vous a jamais parlé de moi...

— Non, en effet ! Écoutez, je ne sais pas où sont les clés de la remise et à vrai dire je n'ai pas beaucoup de temps.

— Elles sont dans le tiroir du meuble, derrière vous, mais je reviendrai quand votre père sera là, je ne veux surtout pas vous déranger.

— Attendez ! Excusez-moi... je suis vraiment malpolie. Je suis sur les nerfs, mon père est tombé dans les escaliers dimanche et il est en soins intensifs à l'hôpital de Saint-Brieuc.

— Oh non, mais comment va-t-il ?

— Il a été opéré d'un hématome sous-dural, il est dans le coma.

— Mince, je suis vraiment désolé, que disent les médecins ?

— Qu'il faut attendre...

— Ce n'est pas ce qu'il y a de plus facile, l'attente, on vous a dit de faire preuve de patience, j'imagine... Je ne vais pas vous embêter plus longtemps. Je reviendrai prendre des nouvelles si vous le permettez, j'aime beaucoup votre père.

— Oui, d'accord... attendez, je vais vous donner les clés, dis-je en ouvrant le tiroir, ce sont bien celles-là ?

— Oui, merci, à bientôt.

Il repart, les mains dans les poches, et la tête rentrée dans les épaules. Je ne sais pas s'il est vexé ou affecté par la nouvelle que je viens de lui annoncer. Certainement un peu des deux, comment lui en vouloir, vu l'accueil que je lui ai réservé, je peux le comprendre. Je me promets intérieurement d'être plus aimable la prochaine fois. En attendant, il faut vraiment que je cherche les examens de mon père...

Romain

Je ne m'attendais pas du tout à rencontrer la fille d'Yvon de cette façon et encore moins dans des circonstances aussi tristes. Je me sens bête d'avoir demandé une chose aussi futile alors qu'elle était aussi chamboulée. Son inquiétude pour son père était si palpable lorsque je l'ai vue. J'espère qu'il va s'en remettre, c'est un homme si fort et si fragile à la fois. Je ne sais même pas vraiment ce qu'il s'est passé. Il a chuté dans quel escalier ? Ceux qui mènent au jardin ou peut-être ceux de la cave ?

Qu'est-ce que c'est exactement un hématome sous-dural ? Est-ce grave ? Je regarde ce que je peux trouver sur Internet. Je lis rapidement et c'est bien ce que j'avais compris, c'est une collection de sang dans le crâne, dans les méninges qui se trouvent autour du cerveau. Je laisse rapidement tomber mes recherches, car il y a bien trop d'informations. Pour autant, l'impression que ça me laisse n'augure rien de bon. Je referme l'écran de mon ordinateur et repense à Yvon et sa fille. Comment tout cela va-t-il se passer ?

Avel

Ça fait plus d'une heure que je cherche des clichés de scanner ou des résultats d'examens. J'ai bien trouvé des bilans sanguins, des radios de son genou, mais à l'évidence, mon père n'a jamais passé de scanner ou d'IRM. J'ai regardé dans le bureau, là où tous les papiers de banque et d'assurances sont rangés, et rien ! Où a-t-il bien pu les mettre. ? En même temps, lui qui est si ordonné pour les papiers, à l'image de ma mère, a adopté une nouvelle méthode de rangement. Je devrais m'en réjouir, cela signifie enfin qu'il n'est plus dans le désir constant et permanent de lui faire plaisir, elle qui le regarde de l'autre côté, mais qu'il lâche enfin un peu du lest. Je m'assois cinq minutes sur le canapé et regarde la pièce. La nouvelle disposition de certains objets de décoration me laisse un peu perplexe et me fait sourire. Mon père n'a jamais vraiment eu d'attrait pour tout ce qui touche à la décoration et cela se ressent vraiment.

Se pourrait-il que ce genre de documents soit rangé dans sa chambre ? Je visualise dans ma tête les meubles s'y trouvant : un lit, des tables de chevet, une grande armoire bretonne et une commode. Il y a peu de chances, mais bon,

ça ne mange pas de pain. Je me relève en me maintenant le dos. Cette impression d'être une baleine quand je me déplace commence vraiment à me peser.

Quand j'entre dans la chambre, je me rends compte que je n'y ai pas mis les pieds depuis des années. Je crois même que je n'y suis jamais allée seule. J'ouvre la fenêtre pour aérer la pièce, je me retourne et observe les lieux.

Il y a trois ans, à l'époque du décès de ma mère, mon père n'a pas souhaité trier ses affaires. Je n'ai pas insisté, et quand plusieurs mois après, il m'a donné les bijoux qu'elle aimait tant, j'ai su que c'était fait. Nous n'en avons jamais reparlé. Maintenant que je suis là, je n'ai pas plus envie de m'immiscer dans leur intimité, mais je repense à mon but premier et ouvre rapidement les placards. La commode et les tables de chevet ne me dévoilent rien d'intéressant. Cependant, à l'ouverture de l'armoire, je reste quelques minutes, interloquée. Tout est là : les robes, les jupes, les cardigans, jusqu'aux sous-vêtements. Mon père ne s'est donc jamais résolu à s'en séparer. Cette prise de conscience est douloureuse même si cela ne me surprend pas vraiment. Cela va avec le reste. Mon père vit dans ses souvenirs et je n'ai rien fait pour qu'il en soit autrement, j'ai tout simplement fui la situation. Je soulève une à une les piles de vêtements, mais je ne trouve rien. Je crois que les médecins vont devoir se débrouiller autrement, et insister auprès du médecin traitant ou appeler tous les cabinets de radiologie. Je suis tentée de laisser tomber quand je me